

Supplément au no 18 de L'éducateur : 41me fascicule, feuille 2 : 06.05.1944 : Société pédagogique de la Suisse romande : bulletin bibliographique dédié aux parents, au personnel enseignant et aux comités des bibliothèques

Autor(en): **Commission pour le choix de lectures destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires**

Objekttyp: **Appendix**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **80 (1944)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Société pédagogique de la Suisse romande

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DÉDIÉ

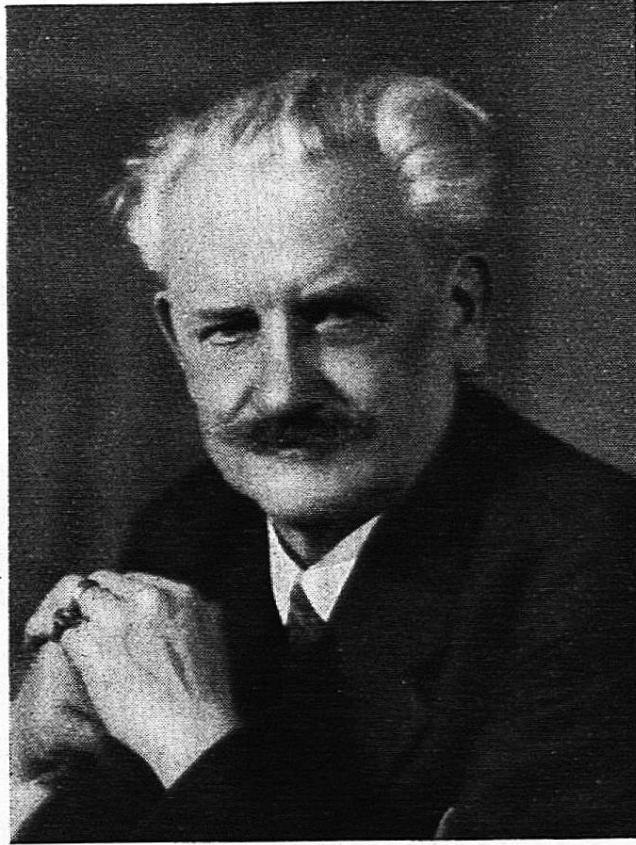
**AUX PARENTS, AU PERSONNEL ENSEIGNANT
ET AUX COMITÉS DES BIBLIOTHÈQUES**

PUBLIÉ PAR LA

**Commission pour le choix de lectures destinées à la jeunesse
et aux bibliothèques scolaires et populaires**

Membres de la Commission :

M. R. Béguin, instituteur, Neuchâtel, président	R. B.
M ^{lle} L. Pelet, institutrice, Lausanne, vice-présidente	L. P.
M. A. Chevalley, instituteur, Lausanne, secrétaire-caissier	A. C.
M ^{me} Norette Mertens, institutrice, Genève	N. M.
M. H. Devain, instituteur, Plagne sur Biennne	H. D.



PORTRAIT, EN HOMMAGE A NOTRE CHER F. JABAS

*Clair regard scrutateur et front haut de pensée,
Mouvante chevelure au souffle de l'esprit,
Moustache fière ombrant une bouche qui rit,
Visage plein, menton de volonté sensée,*

*S parfait de l'oreille à la conque racée
Ouvrte à tous les chants dont le cœur est épris,
Doigts fidèles bagués, main blanche qui écrit,
Dessine et peint, se tend, noble, jamais lassée.*

*Tel demeure, modeste et sans ruban ponceau,
Celui qui, bellement, malgré l'ère sinistre,
Mit à défendre l'art sa plume et ses pinceaux.*

*C'est pour vous qu'en ce jour, vénérable ministre,
Délaissant des auteurs les augustes morceaux,
Nous pincerons le luth et brandirons le sistre!*

A. C.

Ouvrages destinés aux enfants au-dessous de 10 ans

Gédéon, le singe terrible et autres histoires, par Andersen, les frères Grimm, etc. Zurich, Oeuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse. 20,8 × 13,5 cm. 30 pages. Illustré par M. Gonthier. Prix : 0 fr. 40.

Le No 157 de l'O.S.L.J. appartient à la série pour les petits, depuis 8 ans. C'est un choix de contes parmi les meilleurs : Gédéon, le singe aux méchants tours ; les trois petits cochons ; le renard qui demande l'hospitalité ; Poucette, d'après Andersen ; le lièvre et les hérissons malins des frères Grimm ; la noble légende du lièvre en effigie sur la lune, un remarquable conte pahli, — le tout entrecoupé de charmants poèmes de L. Delarue-Mardrus et de Vio Martin. A. C.

Le Royaume enchanté, par R. Grandvoinet. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 20,3 × 14,5 cm. 158 pages. Illustré par Henriette Bolle. Prix cartonné : 5 fr.

Le petit Jean-Claude vit dans la belle ferme paternelle au pied du Jura. Il aime la nature qui l'entoure, à quoi son grand-père l'a initié. Aussi est-il pris en affection par l'Homme aux Mille Visages. Ce vieux génie lui fait remettre la clé du Royaume Enchanté et, dès lors, les fleurs, les mois, les vents racontent leur légende. Monté sur le « rayon direct », Jean-Claude visite les Jardins de la Lune, puis la Grotte des Vents ; enfin, son bon protecteur invite la route à narrer son histoire en déroulant à ses regards ravis le cortège merveilleux.

Ce livre amusera les petits en les instruisant.

A. C.

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans

Le 66, Jeu d'Histoire suisse. Lausanne, Spes. 29 × 19,5 cm. Prix : 3 fr. 50.

Voyage — à la façon du « Jeu de l'Oie » — des lacustres à la guerre actuelle, à travers tous les événements importants de notre histoire, le 66 initiera les jeunes aux faits et aux dates qui jalonnent les siècles. A coups de dés, par des avances et des reculs, ils apprendront quels furent les jours fastes ou néfastes de leur patrie. A. C.

Le loto Winkelried. Lausanne, Spes. 24 × 20,5 cm. Prix : 3 fr. 50.

Ce jeu, plus difficile que le précédent, est un loto de 16 cartes illustrées et 80 numéros. Utile répétition d'histoire nationale, il fixe par l'appel qu'il adresse à la mémoire, la date de tel événement ou le fait correspondant à telle date donnée.

Excellent moyen d'apprendre en s'amusant.

A. C.

Premiers mots croisés romands, par Serge Jeanprêtre. Bienne, Aux Editions du Chandelier. 15 × 21 cm. 32 pages. Prix : 1 fr. 80.

Aimez-vous les mots croisés ?

Un jeune instituteur jurassien, M. Serge Jeanprêtre, vient d'en composer une série destinée à nos écoliers. Pourquoi pas ?

La pratique de ce passe-temps cher à Tristan Bernard ne peut qu'être profitable puisqu'elle exerce la mémoire — si nécessaire quoi

que d'aucuns en aient dit ! — enrichit le vocabulaire et permet de faire de l'honnête Petit Larousse un compagnon familier.

Ces « Premiers mots croisés romands » font appel à des connaissances variées : histoire, géographie, sciences, grammaire, et, de ce fait, se prêtent à être résolus en classe, voire à être proposés comme devoirs à domicile. Nous avons tenté l'expérience... et les parents ne furent pas les élèves les moins appliqués !

H. D.

Les Histoires du vieux nain Fuit-Fuit, par Hélène Gisiger. La Chaux-de-Fonds, Editions de la Nouvelle Bibliothèque. 22,5 × 17 cm. 109 pages. Illustré. Prix : 4 fr. 80.

Le petit Pierre, qui a 9 ans et ne rêve qu'aventures, a résolu d'explorer la grande forêt qui s'étend non loin de la maison de ses parents. Il y rencontre le vieux nain Fuit-Fuit, grand conteur de merveilleuses histoires. Et ce brave Fuit-Fuit propose à Pierre de venir chaque nuit lui raconter un chapitre de sa vie. Le garçonnet est enchanté. Avec quelle joie il écoute les histoires du vieux nain ! C'est que Fuit-Fuit conte à merveille, et ses aventures sont palpitantes d'intérêt. Le voici, tout d'abord, chez les « Nains-à-Grandes-Barbes », puis chez Brimboration III le roi des Nains jaunes, chez les Lutins, chez le Génie Roidor, et partout il se tire à son honneur des missions qui lui sont confiées. Nous faisons connaissance ensuite avec le Géant Croquenain, la Fée Amette, le Génie de la Montagne, et chaque nouveau chapitre est le prétexte d'une nouvelle aventure présentée d'une façon charmante.

Hélas ! Le sympathique Fuit-Fuit est si vieux déjà, si vieux, qu'un beau soir il ne peut se rendre chez notre petit Pierre. Quelle déception ! Et quelle tristesse lorsque les chouettes qui accompagnaient généralement Fuit-Fuit viennent chercher le petit garçon parce que le vieux nain est mort ! Dans la grande forêt, Pierre assiste à l'enterrement de Fuit-Fuit...

Madame Hélène Gisiger est une magicienne. Elle possède le don rare de créer des personnages vivants quoique féeriques et surnaturels. La lecture de « Fuit-Fuit » est une joie sans cesse renouvelée.

Ajoutons que la présentation du volume est de toute beauté : nombreuses illustrations en couleurs de Karin Lieven, reliure de bon goût, papier de qualité. « Les Histoires du vieux nain Fuit-Fuit » méritent de trouver place dans toutes nos bibliothèques scolaires — je dirais presque dans toutes nos familles.

H. D.

La Lanterne d'Or, par C.-F. Landry. Zurich. Oeuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse. 20,8 × 13,5 cm. 32 pages. Illustré par P. Monnerat. Prix : 0 fr. 40.

Le No 158 de l'O.S.L.J. est compris dans la série littéraire pour enfants dès 10 ans.

Cinq jeunes garçons vont explorer les ruines du Château du Pont-de-l'Arc, espérant y découvrir un trésor. Souterrain, trappe qui les fait prisonniers, issue... mais sur le vide, squelette, plan, lac intérieur. Comment, par le courage de Pierre et le sens pratique de Louis, nos bonshommes s'en tirent, vous le saurez en lisant ce récit d'un écrivain qui est parvenu, — et ce n'est pas un mince mérite ! — à intéresser, après les adultes, de plus jeunes lecteurs.

A. C.

Cloche-Patte, scènes de la vie sauvage, par H. Mortimer Batten, trad. E. Murisier. Zurich, Oeuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse. 20,8 × 13,5 cm. 24 pages. Illustré par H. Hainard. Prix : 0 fr. 40.

De la même série que le précédent, le No 159 de l'O.S.L.J. raconte l'histoire d'un jeune coyote boiteux : Cloche-Patte, dont le chasseur Lôme a tué la mère. Le chacal est pris en amitié par la chienne Quinie pour l'amour de qui il mourra dans un combat contre le grand loup. Ce récit des Montagnes Rocheuses connaîtra le succès, d'autant que R. Hainard a gravé une couverture et des dessins admirables.

A. C.

Les Ailes d'Or, par M.-L. Reymond. Zurich. Oeuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse. 20,8 × 13,5 cm. 31 pages. Illustré par J. Leyvraz. Prix : 0 fr. 40.

Richard, jeune inventeur de quinze ans, veut créer une sorte de bicyclette volante à ailes extensibles dont les courants ascendants seraient le soutien. Son camarade Philippe est dans le secret ; mais, jaloux de Richard, — surtout depuis que Solange, la petite cousine de Paris, témoigne à ce dernier de l'affection, — il monte une farce dont le résultat sera un accident puis une grave maladie de l'inventeur. Davantage : il dépossède Richard d'un triomphe mérité, cela grâce au concours d'un oncle dont la bonne foi est surprise. Mais Solange veille. Philippe est pris de remords, avoue, et justice est rendue au jeune héros qui guérit.

Convient aux enfants de 12 ans et plus.

A. C.

Briquet d'Argent, par M.-L. Reymond. Lausanne. Ed. Spes. 23 × 17 1/2 cm. Cartonné, 127 pages. Illustré de 24 dessins par Jeanne Lugeon. Prix : 3 fr. 75.

Huit histoires d'animaux, — dont la première fournit le titre du livre, — et onze histoires d'enfants. Ces récits conviennent aux lecteurs de 9 à 14 ans. Ils intéressent ; mieux encore : ils touchent (Pim, le faisan aveugle ; La serviette blanche ; Le pardon ; Le violon du père Matthias ; Sylvain). On voudrait que tous les petits garçons qui ont quelque chose sur la conscience se comportassent comme les héros de Mme Reymond. L'auteur moralise sans avoir l'air, sans jamais insister ; c'est pourquoi son livre constitue un bien joli cadeau.

A. C.

Kou-Ma, panthère blanche, par Th.-J. Waldeck, trad. de l'anglais par Juliette-A. Bohy. Lausanne. Spes. 19,5 × 14,5 cm. 144 pages. Couverture et page de garde illustrées. Prix : broché 3 fr. 75, relié 5 fr. 75.

En Guyane anglaise, une panthère blanche a été découverte par les indigènes. L'explorateur Th.-J. Waldeck entreprend de narrer l'histoire de Kou-Ma — ainsi baptise-t-il le rarissime animal — dès le jour où, un ouragan ayant détruit le gîte familial, sa mère l'abandonne. C'est toute l'éducation naturelle d'un jeune fauve qui est ainsi contée et de telle manière qu'elle suscite un vif intérêt. Sans cesse mue par la faim, Kou-Ma découvre peu à peu et parfois à ses dépens qu'elle est capable de choses insoupçonnées : grimper aux arbres, tuer une proie sans lui laisser le temps de pousser un cri ; elle apprend que le nombre est un formidable adversaire (troupeaux de pécaris et de chiens sauvages),

qu'il est des êtres auxquels il vaut mieux ne pas s'attaquer : ceux qui ont pour eux la ruse : singes, lions de mer, ou la force : pythons ; et comment vaincre ceux qui sont rapides comme le daim ou adroits et mystérieux ainsi que l'homme.

Le lecteur participera certainement à tant de vie !

A. C.

La maison sans fenêtres, par Maurice Sandoz. Lausanne. Libraire Payot. 12 × 18 cm. 157 pages. Prix : 3 fr. 50.

Sur la rive suisse du lac de Constance s'élève la villa Nirvâna, la maison sans fenêtres, propriété du professeur Kacha, un Juif étranger. L'aménagement intérieur de l'immeuble est très luxueux et peut satisfaire aux exigences des visiteurs les plus raffinés.

Le professeur est un esprit curieux de toutes les sciences, il s'intéresse à l'astronomie, à la philosophie, à la théologie ; les problèmes économiques ou politiques ne le laissent pas indifférent.

Caractère assez énigmatique et étrange, Kacha est un sujet de curiosité pour ses voisins avec lesquels il n'entretient aucune espèce de relations. Un drame qui coûte la vie à une amie et à sa propre femme vient bouleverser sa vie ; lui-même périt dans un accident.

R. B.

La Vallée du Silence, par J. O. Curwood. Paris. Hachette. 12 × 17 cm. 254 pages. Illustré.

Nous sommes dans la région des grandes forêts canadiennes traversées par des fleuves qui, après un cours interminable, vont se perdre dans les solitudes glacées. C'est l'époque où les premières lignes de chemins de fer s'avancent comme de longs serpents vers l'intérieur du pays et font reculer une population à demi nomade, avide d'espace et hostile à la civilisation.

Kent, le héros du roman, est le type de ces robustes trappeurs dont la vie est une suite ininterrompue d'aventures. Poursuivi par la police pour un crime dont il est innocent, il est aidé dans sa fuite par une jeune fille intrépide comme lui. Un naufrage dans les rapides de l'Athabasca sépare momentanément les deux fugitifs mais ils finissent par se retrouver dans la Vallée du Silence où un missionnaire les marie.

R. B.

Perri l'Écureuil, par Félix Salten. Trad. de Jacqueline Des Gouttes. Neuchâtel. Delachaux et Niestlé, 21,2 × 14 cm. 182 pages. Dessins à la plume de Jean Bertle. Prix : 4 fr. 50.

Encore un « livre de nature » dans quoi l'auteur excelle. C'est toute l'histoire des habitants de la forêt, les pacifiques et les sanguinaires : merle, faisan, pie, geai, lièvre, chevreuil, mais aussi corneille, renard, martre, chien et... Homme !

Entre leurs ébats, Perri l'Écureuil et son ami Porro, son futur époux, vont rendre visite à la petite Annette, la fille du chasseur, si attentive à leur affection. Ils assistent aux multiples drames forestiers, au dépouillement de l'hiver, à l'abattage des arbres parmi lesquels le chêne qui contenait la demeure de Perri. Plus loin et à deux, ils construiront un nid commun. Mais, lorsqu'ils veulent faire part de leur bonheur à la petite Annette, celle-ci, grandie, n'entend plus leur langage. Une fois encore, le cœur de l'homme se ferme à la profonde voix de la nature.

A. C.

Des Anges sur les toits, par Luisa Villani, traduction de Jacqueline Des-Gouttes. Neuchâtel. Delachaux et Niestlé. 20,3 × 14,5 cm. 157 pages. Frontispice de M. Hayoz et dessins de W. Dauwalder. Prix cartonné : 5 fr.

Ce livre est à recommander à tout lecteur au-dessus de 12 ans.

Un homme d'affaires croit pouvoir acheter une jolie petite ville afin d'y réaliser ses projets, de s'enrichir plus encore.

Il parcourt les rues ; mais au fronton de chaque demeure veille un Ange qui tente de lui faire comprendre que les messagers divins descendent parfois sur la terre, « là où il y a des hommes de bonne volonté. » Et, à chaque maison, le céleste gardien raconte l'histoire de l'habitant : celle du balayeur, celle de l'astronome, celles du fleuriste, de l'horloger, du mineur, du gardien de jardin zoologique, de la petite couturière, des lavandières.

Autant de contes fleuris de philosophie douce, d'esprit de charité et d'authentique poésie. Tant et si bien qu'après les avoir entendus, l'homme d'affaires, sentant la partie trop forte, s'enfuit en perdant ses plans et son sac à banquenotes. C'est fort bien fait et les « âmes bien nées » applaudiront à sa déroute. A. C.

Trois années dans les glaces, par Eugène Penard. Neuchâtel. Delachaux et Niestlé. In-16. 219 pages. Illustré par H. Meylan. Prix : 4 fr.

Ce volume de la collection « Jeunesse » fait suite au « Convict » dont il a été parlé déjà. Georges Bertheliey prend part à une expédition polaire, mais sous le nom de Dr Todd. Avec six compagnons, il est séparé du reste de l'équipage. Ce sont alors les risques de l'hivernage, les aventures sur la banquise jusqu'au jour où, grâce à la dérive et au canot qu'ils ont su protéger, les sept hommes rejoignent le point prévu pour le ravitaillement de l'Atlanta. Des nouvelles parviennent à Todd-Bertheliey de Béryl Gordon qu'il aime. Hélas ! bien des périls le menaceront encore avant qu'un hasard bienvenu mette sur sa route celle pour qui il persiste à vivre. Enfin, notre héros, qui a tout de même sa part de chance, verra son innocence reconnue. Il épousera Béryl. — Tandis que les soixante dernières pages conteront les recherches habiles du major Burns pour retrouver le vrai coupable en une suite de recouplements patients et adroits dignes d'un bon roman policier. A. C.

Bibliothèques populaires, genre narratif

Le passé est ton maître, par T. Trilby. Paris. Flammarion. In-16. 247 pages. Prix : 3 fr. 40.

A la liste déjà longue de ses œuvres, ce romancier très populaire ajoute celle-ci, qui peut-être n'est pas la meilleure, mais n'en a pas moins le mérite de la sincérité dans une étude de caractère admirablement présentée. Pierre de Brussac a un frère, entré très jeune au séminaire ; lui s'en est allé vivre « sa vie » d'une manière que ses parents désapprouvent. Le père, la mère ont tout essayé pour retenir ce fils rebelle : ordres, menaces, prières... mais la majorité a donné à l'enfant révolté la liberté qu'il réclame. Intelligent, instruit et d'une volonté tenace, il est en outre favorisé par une chance peu commune. Il épouse l'unique héritière d'un riche industriel qui, avec la fortune

lui donne deux filles, comblant sa joie et son orgueil. Entraîné dans le courant de la politique, son ascension y est rapide ; il devient ministre. C'est pour lui l'apogée de la gloire au détriment des liens familiaux qui, pour lui, restent lettre morte. Mais il a compté sans la rançon du passé. L'aînée de ses filles, la plus adorée, lui est enlevée à la suite de brusques hémoptysies. Fou de douleur il démissionne et cherche en vain l'oubli pendant trois ans de voyages à travers les continents. Enfin convaincu de l'inanité de ses folles ambitions, il revient en vieux fils prodigue à la maison de famille avec un cœur ouvert aux consolations et aux joies que Dieu donne sur cette terre aux hommes de bonne volonté.

F. Jabas.

Le Galopin du Roi, par Charles Foley. Paris. Flammarion. In-16. 246 pages. Prix : 3 fr. 40.

Histoire et fiction semblent se disputer dans ce beau roman l'honneur de le présenter comme une œuvre que peut-être n'eût pas désavouée A. Dumas, père. Sous le règne de Louis XI, le curé de Vercenay, en Touraine, Edme Angenard, ayant trouvé sous le porche de son église un enfant abandonné, il veut l'élever comme son fils en Dieu. Il l'a baptisé : Odet Guyslin sera son nom. Thibaude, la servante, et le magister Mauduit vont l'aider dans cette tâche. Avec les ans, Odet, soumis à une discipline sévère, toujours le premier de sa classe, féru de grec et de latin, aspire à entrer au service de la cour, favorisé qu'il est, par un talisman dont il garde le secret. La charge qui lui est offerte tout d'abord est celle de galopin de cuisine. Cela consiste en Maison Royale à courir çà et là selon les besoins. Après quoi, si l'on montre bonne volonté, prestesse et zèle, on a chance de passer marmiton, fripe-sauce et tourne-broche. La cuisine ne retient pas longtemps Odet ; il brûle les étapes des différents services affectés à la résidence de Plessis-les-Tours, devient secrétaire du gouverneur du Château de Loches, cette seconde Bastille de France. La tentative d'évasion d'un conspirateur contre la vie du roi, fomentée par la pupille du gouverneur dont Odet est amoureux, sert d'épilogue à ce roman que chacun lira avec le plus vif intérêt.

F. Jabas.

L'étrange mort du professeur Choiseul, par le Capitaine H. Mutrux. Neuchâtel. Victor Attinger. 19 X 12. 336 pages. Prix : 3 fr. 50.

« Le roman-détective est la récréation naturelle des nobles esprits » a écrit quelque part Philippe Guédalla. Et Paul Morand ajoute, fort justement : « Un bon roman-détective, même s'il n'est pas nécessairement une œuvre d'art, est toujours une réussite de l'intelligence, un produit de l'imagination la plus fertile unie à la plus froide logique ».

Pourquoi, dès lors, ne ferions-nous pas une petite place au roman-policier, dans nos bibliothèques populaires ?

Depuis quelques années, nos écrivains de Suisse romande se sont essayés à cette forme du roman et d'emblée, certains d'entre eux ont atteint une honorable maîtrise. Le capitaine H. Mutrux est du nombre et son « Etrange mort du professeur Choiseul », sans être un chef-d'œuvre digne d'un Mason, d'un Simenon, d'une Agatha Christie ou d'une Dorothy Sayers, se lit cependant avec plaisir.

Il s'agit d'une usurpation d'état-civil que le célèbre professeur Choiseul est chargé d'élucider. Mais il meurt subitement de bizarre façon, de sorte que toutes les suppositions sont permises. La police

enquête, aidée par un détective-amateur et un journaliste. L'action se passe à Lausanne, puis dans les environs, pour se dénouer à Crans près Nyon. Recherches, poursuites, poisons, photographies, fausses pistes, suicide simulé, arrestations malencontreuses se succèdent au cours des chapitres de ce récit qui contient quelques heureuses trouvailles et des scènes pleines d'humour à côté de passages dramatiques à souhait.

Notons encore que le détective-amateur Janvier et quelques autres personnages de ce roman se retrouvent dans « L'oasis infernale », du même auteur.

H. D.

La nuit sans permission, par Kurt Guggenheim, traduit de l'allemand par Georges Duplain. Bienne. Aux Editions du Chandelier. 12,8 X 19,5. 156 pages. Prix : 2 fr. 70.

Encore une œuvre littéraire due à la mobilisation ! dira-t-on. Oui, mais celle-ci mérite, plus et mieux que tant d'autres, d'être connue...

Le mitrailleur Hermelinger a déserté son poste après une querelle et une rixe qui s'est terminée, croit-il, par la mort de son sergent. Il erre dans une grande ville — Zurich — prêt à tout pour se procurer les vêtements civils qui lui permettront de fuir à l'étranger. Il loue une chambre dans une pauvre famille, au moment où une fillette malade succombe... Emotion. Départ. Dans la mansarde d'un étudiant où il s'est introduit pour voler des vêtements, il est surpris par le locataire, un jeune officier. Dialogue poignant. Hésitations. Aveux... Nouvelle fuite, nuit effroyable (oh ! la partie de cartes dans la chambre d'une sommelière peu farouche !) Au petit matin Hermelinger regagne le chevet de la petite morte. Veillée funèbre avec le père de l'enfant... Dort-il ? Est-il éveillé ? Un regard de la morte lui ouvre le chemin du repentir, le chemin du pardon... Il regagne le cantonnement de son unité pour se livrer. La justice doit suivre son cours. Conseil de guerre ? Non, car le sergent qu'Hermelinger croyait mort n'a été que légèrement blessé...

Récit rapide et bien mené, émouvant aussi et plein de résonances. Il se lit tout d'une haleine.

Ajoutons que la version allemande a été couronnée par la Fondation Schiller suisse.

Pour adultes.

H. D.

L'étranger dans la ville, par Jean-Paul Zimmermann. Neuchâtel. Victor Attinger. 12 X 19 cm. 227 pages. Prix : 3 fr. 75.

L'étranger est le jeune professeur Delimoges transplanté à Frètes, une cité des Montagnes neuchâteloises.

Il ne réussit pas à se faire aux mœurs de ses concitoyens dont les hypocrisies l'exaspèrent et il excelle à dénoncer les travers de ses collègues. Sa brutale franchise lui aliène la sympathie des gens avec lesquels il vit.

Delimoges se lance dans la politique sans y trouver de satisfactions. Ecœuré par toutes les petites gens dont il est témoin, il renonce à la lutte et quitte la cité.

J.-P. Zimmermann s'en prend à la platitude, à la pédanterie, à la méchanceté et à la fausseté sous toutes leurs formes. Peut-être est-il trop dur pour les habitants de Frètes qu'il présente sous un jour peu favorable et dont le professeur incompris se fait le censeur impitoyable.

R. B.

Au temps jadis : Horlogers de la Sagne, récits vécus, par Mme M.-C. Girard, préface de Magali Hello. St-Imier. E. Grossniklaus. 21,5 × 14 cm. 113 pages. Couverture illustrée.

Cette histoire de trois générations d'horlogers sagnards, à la descendance nombreuse, est contée avec une simplicité charmante due pour une bonne part à l'emploi des mots du cru. Elle apporte une bouffée d'air vivifiant et met en valeur l'autrefois. Moins de confort, certes, mais du courage, de l'authentique honneur, le goût de la belle ouvrage, le respect du foyer et du sincère amour.

« ...c'était pour elles une gloire de dire : « Voilà dix ans que je porte cette robe ! » Ne croyez pas qu'elles avaient moins de grâce que les femmes d'aujourd'hui. Leurs gestes étaient surveillés, étudiés, sans prétention pourtant. »

Labeur, patience, ordre, simplicité, vaillance, bonne humeur sont les qualités mises en vedette par cet aimable livre. A. C.

Québéfi, par Simone. Genève. Editions du milieu du monde. 19 × 12 1/2 cm. 247 pages. Prix : 4 fr.

Parce que le héros de cette histoire, Achille, a été abandonné par sa mère « comme un paquet de linge » à l'âge de huit ans, il est resté sombre, sauvage, et refuse de croire à la réalité de l'instinct maternel, soit chez les bêtes, soit chez les humains !

Devenu écuyer de manège, il recueille un jour une chienne abandonnée (comme lui !) qu'il nomme « Quelle belle fille » ou « Ma belle fille », d'où « Québéfi » par abréviation. — La bête s'attache à l'homme, et l'homme à la bête.

Plus tard, Achille, devenu patron d'un café-concert, s'intéresse malgré lui à une jeune chanteuse venue dans son établissement pour faire un remplacement. Il s'y intéresse si bien qu'il finit par l'aimer et devenir jaloux.

Alors, l'une après l'autre, la bête qui vient de mettre au monde une nichée, la jeune femme qui craint pour la vie de son enfant, prouvent à l'homme incrédule et aigri que l'instinct maternel existe, que l'amour maternel peut être plus fort que tout. N. M.

Tony l'accordeur, par Guy Mazeline. Genève. Editions du Milieu du Monde. 12 1/2 × 19 cm. 242 pages. Prix : 4 fr.

Tony l'accordeur est un musicien aveugle, sensible et artiste. L'air de la chambre semble devenir liquide lorsqu'il joue « Sur l'eau ». — Il a donné à la jeune chanteuse qui l'aime et vit avec lui une âme nouvelle et une voix nouvelle.

Leur aventure, pleine de délicatesse, de demi-teintes, de charme et de musique, est rendue étrange par le fait que l'aveugle semble avoir reçu le don de divination et posséder des secrets pour voir les cœurs. Il dit : « On ne peut rien me cacher, puisque je n'y vois pas. »

Cette histoire est suivie de six autres, très différentes, et dans lesquelles on reconnaît cependant la même main : par la façon d'évoquer le milieu, par la peinture pittoresque à la fois physique et psychologique des personnages, leur caractère nous est décrit par petites touches vivantes. Chaque fois le drame se noue et se dénoue comme s'il ne dépendait que d'un geste, d'un regard, d'une parole. Une sorte de mystère enveloppe chaque récit : comme si l'auteur voulait laisser au lecteur le soin de conclure, après une phrase significative. N. M.

Les maîtres de Björndal, par Trygve Gulbrandsen. Lausanne. Marguerat.
14 1/2 × 19 1/2 cm. 241 pages. Prix : 6 fr.

« Là-bas chante la forêt » du même auteur nous avait fait connaître Björndal, ce vieux domaine norvégien, cette demeure construite en troncs entiers, où flambent d'immenses feux, où la vie se déroule selon de beaux rites nobles, antiques. — Nous retrouvons les personnages que Gulbrandsen rend si attachants, et leurs caractères s'affirment : Voici Vieux-Dag, le chef fin et intelligent, courageux et hospitalier ; lui dont l'argent était jadis le principal souci, il a appris la générosité, la puissance du cœur et de la foi. Voici Jeune-Dag qui masque ses sentiments comme naguère par timidité ou par fierté ; gêné devant son père, étranger en face de sa femme, il n'est lui-même que dans la forêt ou en compagnie de ses enfants. Voici Adelheid, la charmante épousée ; sa venue dans le vieux Björndal a été un enchantement, mais, trop heureuse de s'appuyer sur un chef comme Vieux-Dag, elle ne témoigne pas assez de confiance à Jeune-Dag son mari, et un malentendu grandit entre eux.

Pendant que la forêt chante ou gronde, change d'aspect selon les saisons, chacun des ces héros cherche non sans peine son pain et sa joie. Les tableaux se succèdent, riches en détails pittoresques, spirituels et vivants : la noce et son ordonnance séculaire, le retour de Noël et ses traditions, la naissance des deux premiers fils. Comme tout cela est bien décrit et donne envie de participer à cette vie au « gaard » ! Puis, — car le bonheur est capricieux — viennent des visions tragiques : la chandelle qui se consume en brûlant la table tandis que les enfants meurent d'une brusque maladie... Le père sombre et désespéré errant sur la montagne noire et blanche... la mère partie à sa recherche à travers la forêt hostile... l'aïeul obsédé par le désir d'assurer l'avenir de sa race...

Les souffles alternent dans les cœurs comme dans les bois ! souffles de renouveau : deux jumeaux viennent réjouir Björndal... souffle glacial : la mésentente persiste entre Jeune-Dag et Adelheid... souffle bienfaisant : Vieux-Dag parle à son fils, seul à seul, dans la forêt qu'il aime, il parle aussi à sa bru dans une des vieilles salles qu'elle admire... esprit universel... bonne volonté... chemin du cœur... ce qu'il dit est fort beau et se grave dans la mémoire.

Alors, peu à peu, chacun trouve son chemin, et nous assistons à l'ascension de Jeune-Dag qui arrive au plus haut sommet de l'amour auquel il soit donné aux humains de parvenir puisqu'il offre sa vie pour sauver celle d'autrui dans une scène pleine de puissance, d'émotion et de simplicité à la fois.

J'aime ce livre. Il y passe un souffle âpre et réconfortant, le souffle de la forêt et de l'âme norvégiennes !
N. M.

Trois femmes, par Ragnar af Geijerstram. Imprimé en Suisse, aux Imprimeries Populaires, Genève. Azed S.A. 21 × 15. 255 pages.

Lars Dellmer est marié et père de famille. Il aime sa femme et ses enfants. Mais par moment, éprouvant une sorte de lassitude, il songe — tout en s'en défendant — à s'évader.

Cette idée l'obsède à tel point que, devenu malade, il perd la notion de la réalité et il a la vision de ce que serait devenue sa vie s'il l'avait faite avec deux femmes auxquelles il a été fiancé quelque temps et qu'il aurait épousées s'il n'y avait pas eu un « mais » en travers.

L'auteur fait ainsi sous forme de confession la description de trois foyers, le portrait de trois femmes dont il décrit le caractère et l'influence.

Premièrement, Ulla, la femme réelle, artiste, bonne mère, épouse charmante, à laquelle Dallmer restera attaché puisque le livre finit par ces mots : « Ulla ? priez-la d'entrer et dites-lui qu'elle ne s'en aille plus jamais. »

Deuxièmement, Agnès, belle, mais lourde et terre à terre, plus mère et ménagère qu'épouse, et auprès de qui l'on éprouve une impression de solitude.

Troisièmement, Suzanne, ravissante, légère, coquette, inconsciente, qu'il faut faire d'immenses efforts pour garder et avec qui on a toujours l'impression de regretter quelque chose qu'il est trop tard pour regretter ! « C'est difficile d'être marié », conclut Dellmer en revenant à lui, avant d'apercevoir la rose saumon placée à son chevet par sa femme Ulla. Est-ce ce que l'auteur a voulu montrer ? Ce livre est un peu étrange, mais intéressant, drôle par moments, charmant et spirituel à d'autres, parfois frôlant le tragique de la vie quotidienne et ses difficultés non matérielles mais morales. N. M.

L'oiseau de l'aube, par M. L. Reymond. Genève, Perret-Gentil. 13,5 × 18,5. 255 pages. Prix : 4 fr. 50.

« ... Un oiseau du nord qui ne chante qu'une fois l'an et dans la pleine nuit, mais il annonce l'aube... », dit l'auteur.

L'oiseau de l'aube, c'est l'oiseau de l'espoir ! et les héros de ce livre ont grand besoin de lui !

Un conflit règne entre deux époux, parents de cinq enfants dont la psychologie, la sensibilité, les rêves sont très joliment décrits. Conflit éternel entre l'esprit qui vivifie et la lettre qui tue. Le père, Etienne Brand, s'attache au visible, à la matière, à l'exactitude ; il aime ses enfants, mais à sa façon qui est tyrannique, et les paralyse. La mère, Marica, s'attache aux âmes, elle sacrifie ce qui ne vit ni ne souffre à ce qui vit et souffre ; toute faite de compréhension et de bonté, elle gagne le cœur et la confiance des enfants. Le récit est dominé par la figure de Valérien Labarthe, être d'exception que Marica a rencontré sur sa route. Emu par le charme et les soucis de la jeune femme, il s'efforce de rapprocher les époux, de les éclairer, de les apaiser. Et puisque la tendresse terrestre pour Marica lui est interdite, il y supplée par le don total de soi, le sacrifice de sa vie, pour sauver non seulement deux des enfants en péril, mais aussi et du même coup l'amour des parents. Si bien qu'un jour l'oiseau de l'aube chantera pour eux, le conflit prendra fin, chacun y mettant du sien, et selon l'expression de la fille aînée : Le beau fixe s'établira dans la maison. N. M.

Peau d'éléphant, par Noëlle Roger. Lausanne, Payot. 12 × 19,5 cm. 154 pages. Prix : 3 fr.

« Peau d'éléphant », c'est une fillette de 8 ans, Lucile, dont un drame bouleverse la vie : elle a perdu sa mère ; son père, jeune encore, craignant la solitude pour lui comme pour sa fille, se remarie. La seconde maman arrive, prête à aimer la petite et à lui tendre les bras, mais celle-ci, trop endolorie, se dérobe aux baisers, oppose à toute tendresse une froideur voulue qui ne tarde pas à devenir de l'hostilité. La belle-mère, blessée à son tour, ne comprenant rien à ce cœur d'enfant, conclut à de l'insensibilité. De là, le sobriquet injuste : « Peau d'éléphant ».

Or, Lucile est au contraire douée d'une sensibilité très fine et très profonde. Elle souffre. Et tout semble s'acharner contre elle : La gouvernante de qui elle s'était rapprochée se marie et la quitte. Le chien « avec qui elle n'était jamais seule comme avec les gens » meurt soudain. La vieille bonne qui avait vu naître l'enfant reçoit son congé. Un camarade d'école, devenu l'ami de la fillette parce qu'il comprenait ses rêves, quitte Genève.

Le drame risque de finir en tragédie : La rancune de la belle-mère devient de la jalousie envers cette enfant qui l'empêche d'être heureuse avec celui qu'elle aime ; elle n'a plus qu'une idée : la faire partir. Si bien qu'un jour, Lucile affolée s'en va en effet jusqu'au Rhône. Hallucinée, appelant sa maman comme la petite marchande d'allumettes d'Andersen appelait sa grand-mère, elle entre dans l'eau. Elle entrerait dans la mort si un passeur d'Aïre ne survenait à temps pour la sauver.

Quand le livre finit, Lucile est dans les bras de son père. La belle-mère, qui s'était éloignée, reviendra, rappelée par Lucile. Et nous voulons espérer — non sans un peu d'inquiétude quant à l'avenir ! — qu'elle exaucera le désir de la petite : « Papa... demande-lui de ne plus m'appeler Peau d'éléphant ! »

Dès les premières lignes, on est captivé par cette psychologie d'enfant : cette sensibilité que la seconde mère n'avait pas comprise et que l'auteur sait admirablement nous faire découvrir.

Quelle finesse d'observation quand Noëlle Roger explique la crainte de la petite pour les nouvelles, son changement de caractère, d'attitude.

Quelle poésie et quelle fantaisie dans les conversations des deux enfants ! Quel amour de la nature dans leurs promenades !

Surtout, quel respect, quelle compréhension de l'âme enfantine on devine chez celle qui a écrit ces pages !

N. M.

Elisabeth, par Raymonde Vincent. Neuchâtel, La Baconnière — Collection des cahiers du Rhône. 19 X 14 cm. 212 pages. Prix : 7 fr. 50.

Elisabeth est une jeune ouvrière qui se crée parmi les choses un monde à part : dans la forêt, dans les rues, dans la chambre familiale, à l'église. Selon l'heure du jour et son état d'âme, ces choses, ce monde extérieur lui semblent hostiles ou encourageants. Mais plus souvent hostiles !

Nous sommes saisis d'une pitié infinie pour cette petite fille tapie au pied d'un arbre dans la campagne que fouette le vent d'hiver. D'étonnement aussi ! Pourquoi agit-elle ainsi ? Parce qu'elle a perdu sa place et n'ose pas l'avouer ? Pourtant son père et sa belle-mère ne semblent pas si redoutables. Nous sommes émus par tous les sentiments qui agitent ce cœur de dix-sept ans : sentiment de solitude qu'Elisabeth entretient en décourageant les autres de s'intéresser à elle, sentiment de désespoir et d'anéantissement causé par l'incapacité de faire mieux, d'avoir confiance en ses proches ; passage étrange de la désolation à la joie, mais à une joie qu'elle semble ne rien faire pour conserver. En elle, c'est la déception perpétuelle de tout ce qu'elle espérait merveilleux.

On se reconnaît par moment en cette enfant pour qui la vie d'autrefois paraît avoir été parfaite quand les grandes personnes racontent leurs souvenirs, cette enfant qui souffre parce que la journée n'a pas eu toute la perfection voulue et qui espère obstinément cette perfection.

Enfin, c'est l'envol vers Paris. Suprême désillusion ! Paris va tuer

une petite qui ne mange pas à sa faim, n'a rien pour se couvrir ni personne pour s'occuper d'elle.

Chose étrange, c'est à ce moment lamentable qu'elle semble se dégager de son désespoir, sortir de sa solitude, être comprise de ceux qui sont attirés par sa nature exceptionnelle, s'élever au merveilleux et connaître la paix.

Détails extérieurs ou sentiments, tout est décrit avec une puissance d'évocation, une intuition, une simplicité et une poésie admirables.

N. M.

Corri-Corri, fille de Venise, par Helen Mackay. Lausanne. Spes. In-16. 154 pages. Prix : 3 fr. 75.

C'est la vie d'une enfant du peuple de Venise, au surnom de Zampetta-Bianca (Patte-Blanche) abrégé en Zà-Bi. Plus tard, on l'appellera Corri-Corri, « celle qui court toujours », mais pour servir les autres : ses frères et sœurs afin de suppléer la mère, morte, et le père, bohème impénitent, puis ses amis infortunés, ses malades, même contagieux, renonçant l'amour pour le devoir, l'amour dont elle manque mourir, mais qui s'impose finalement et la sauve.

Ce roman est écrit dans un langage direct, sans vaines fioritures ; il court comme son héroïne : petites tranches de vie, découpage qui le rendrait propre à être adapté au cinéma.

L'action se déroule dans l'Italie d'avant, de pendant et d'après 14-18. On y trouve le charme de la ville aux lagunes, l'inquiétude des petites gens, l'âme sensible du peuple, — partagée alors comme de nos jours.

Livre émouvant et coloré d'un intérêt soutenu.

A. C.

L'École de l'Aventure, par Arthur Heye. Lausanne. Payot. 19,5 × 14 cm. 185 pages. Illustré par J.-J. Mennet. Prix : 4 fr. 50.

L'enfant triste, entre une mère besogneuse et un beau-père co-gneur, d'un gamin « très doué », mais « le plus splendide voyou du quartier ». Il rêve deux choses : être marin et chef de tribu indienne... Il réalisera la première et presque la seconde. D'abord garçon de courses chez un libraire, il s'enfuit vers les quais d'Hambourg d'où il va errer le long des côtes allemandes, puis hollandaises, à la recherche d'un enrôlement. A quatorze ans, il prend place sur un baleinier où une mutinerie précède le naufrage. Sur toutes les mers du monde, à travers fièvre et horions, il passe d'un bateau à l'autre ; cela jusqu'à ses dix-sept ans. Viennent alors quatre années de Far-West où il est tour à tour postier, « tramp » c'est-à-dire voyageur clandestin dans et sous les wagons de marchandises, chasseur d'alligators, ramasseur d'ordures, berger, mineur, éleveur de jeunes fauves, maraudeur ou contrebandier, reçu et tatoué dans la tribu des Apaches, charpentier, électricien de théâtre, précepteur, condamné, bûcheron — et j'en passe — tout cela entre l'Alaska et le Mexique, puis regagnant sa patrie pour revoir sa mère malade qui connaîtra juste ses débuts d'écrivain.

L'école de l'aventure, une rude école, certes, mais rendue moins âpre par une belle amitié ; et fructueuse grâce à l'intelligence, au caractère et à la bonne humeur de celui qui l'avait choisie.

A. C.

Eve et la pomme, par Jo van Ammers-Kuller, traduit du néerlandais par L. Arp. Lausanne. Payot. In-8. 231 pages. Prix : 4 fr. 50.

Bien que constituant un tout nettement circonscrit, ce roman

est le troisième d'une série (Les insurgés) où l'auteur retrace les aspirations féminines, pendant un demi-siècle, dans une famille hollandaise. Cependant, plus psychologique que social, ce dernier présente le cas d'une jeune femme attirée hors de son foyer par un travail auquel elle s'intéresse de plus en plus, et s'attache spécialement à dépeindre la réaction masculine devant ces conditions nouvelles d'existence.

Ce n'est donc pas un réquisitoire contre le travail professionnel de la femme mariée — bien que l'héroïne ait fait un choix peu en rapport avec sa culture préalable — c'est plutôt l'exposé d'un conflit sentimental et intellectuel entre deux époux. La femme seule peut le résoudre en consentant à la vie intime, à la maison, une place primordiale et, dans ce cas — puisque chaque cas comporte une solution particulière — en abandonnant sa carrière pour se vouer à son mari, conclusion qu'expliquent un respect, une affection et un dévouement réciproques.

L'action qui débute sur un transatlantique rentrant des Indes et se termine à Paris, reste à la fois cohérente et variée ; les personnages secondaires ne manquent pas d'intérêt et les tableaux de la vie hollandaise s'opposent avec art à ceux de la vie parisienne.

En somme, un bon roman qui ne manquera pas de captiver les lecteurs et de soulever entre eux des sujets de discussions.

L. P.

Le grain sous la neige, par Ignazio Silone, traduit de l'italien par J.-P. Samson. Neuchâtel, La Baconnière. 466 pages. Prix : 6 fr. 50.

Bien qu'il forme un tout, ce roman fait suite à celui qui est intitulé « Le pain et le sel », paru il y a trois ans chez Grasset.

Il a pour sujet l'idéalisme révolutionnaire en opposition au vigoureux réalisme opportuniste de la campagne. En plein régime fasciste, Pietro Spina, le héros du récit, est poursuivi par la police pour activité antigouvernementale. Réfugié pendant des mois dans une étable qui n'abrite qu'une ânesse, et ravitaillé par un sourd-muet qui vient lui tenir compagnie, il touche le fond de la misère humaine. Tiré de là par sa grand'mère, une noble figure, qui pardonne sans comprendre, il ne supporte pas longtemps la sécurité de la grande maison où elle règne, solitaire : il a médité et découvert l'inutilité de combattre l'Etat sur le plan dit réaliste. Il s'exile dans un hameau perdu des Abruzzes, accompagné de celle qui espère le ramener à une conception moins absolue de son apostolat social.

Son programme : « une vie entre bons amis, hors des mensonges régnants ; une vie qui méprise les dangers et honore ce que la société bafoue ; une discipline volontaire de charité, de dévouement, de travail utile, de solidarité totale entre pauvres gens, entre gens normaux... Le grain de blé sous la neige... » s'apparente étroitement à celui des premiers chrétiens ou, plus près de nous, à celui des tolstoïens de la fin du siècle dernier, et ne peut le conduire qu'à un échec !

Ce qui prête à ce récit un cachet tout spécial, c'est le grouillement de vie de ces petites communes rurales, c'est le pittoresque des mœurs, le sel du franc-parler comme des répliques retorses, c'est le bouillonnement de ce microcosme humain sous les ressacs de la grande politique du pays.

L. P.

Le crime du cuvier, par Jaques Henriod. Genève, Editions du Milieu du Monde. 18,8 × 12,3 cm. 238 pages. Prix : 4 fr.

L'histoire se passe, il y a cent et quelques années, dans les Montagnes neuchâteloises. On découvre un cadavre dans la citerne d'une ferme. Accident, crime ou suicide ? On enquête. M. le Lieutenant civil s'entend à faire parler. Un neveu par alliance de la victime, Rantenet, excellent cœur, siège parfois à la Cour de Justice, d'où son nom : le Justicier. Lui aussi réfléchit, s'enquiert, déduit. Une exhumation a lieu qui ne semble pas apporter de fait nouveau. Le Justicier prend chez lui sa tante veuve dont il est le tuteur et, un jour, les aveux sortent. Nous ne raconterons ni le meurtre ni la fin, poignante, des meurtriers. Un vieux pasteur, oncle du Lieutenant civil, met une note apaisante de compassion. Les personnages sont bien dessinés, la nature bien peinte, l'atmosphère oppressante comme il se doit. Un livre qui restitue au présent une de ces histoires macabres d'autrefois, une histoire vraie. A. C.

Arc-en-ciel, par Jean Marteau. Genève, Editions du Milieu du Monde. In-16. 231 pages. Prix : 4 fr.

Ce n'est pas en vain que M. Marteau a vécu dans un milieu musical puisque ce fait, allié à un goût naturel de la psychologie, l'a incliné sur le problème de la vocation artistique.

Comment Robert Cazenove, à qui la mort de sa mère a laissé la garde d'un père infirme, devient-il un grand musicien ? Quels sont les paysages, les rythmes visuels, les émotions, — rythmes encore, mais intérieurs — qui le révèlent à lui-même ? L'auteur vous fera pénétrer les arcanes mystérieux de cette jeunesse triste, de cette vie coupée dont la grisaille ne connut pour seules allégresses que de courtes certitudes : celles de la possession de son propre chant. A. C.

Les Captives, par Jacques Chenevière. Genève, Editions du Milieu du Monde. 19,5 × 14,3 cm. 365 pages. Prix : 5 fr. 50.

Au Mas des Noirs, en Provence, la famille Coulambre. Conflit entre Nelly, la mère — « une civilisée » — et sa fille Gélou (Angèle) — « la sauvage » — captives toutes deux de leur nature et chacune de son secret. Captif aussi, bientôt, le mari de Gélou : Marcellin Vialès...

Furetant, s'enquérant de tout, à la fois généreuse et acide, la cousine de Mme Coulambre : Mlle Delphine de Grallet. Et Pascal, le père d'Angèle, insouciant peut-être, mais au fond si bon et non dépourvu de grandeur. Puis encore Béraudet, le serviteur fidèle, l'ami des mauvais jours.

Tout est en place dans ce nouveau roman de M. Chenevière. La psychologie y atteint à une perfection de touche peu commune. Les lieux vivent ; la terre attache les générations. Le drame couve lentement, l'atmosphère est lourde, tendue, gonflée d'orage qu'une sève de méridionale passion fera brusquement éclater. Mais tout s'achève dans l'espoir d'un apaisement.

Ce magnifique ouvrage ne peut être lu que par des personnes ayant l'expérience de la vie. A. C.

Histoires, biographies

Ouchy, mon village, souvenirs de l'autre siècle 1855-1880, par Anne van Muyden-Baird. Lausanne, Spes. In-8. 147 pages avec 18 illustrations. Prix : 6 fr. 75.

Ce charmant aide-mémoire pour les vieilles dames de la bonne société lausannoise est, pour le simple lecteur, une évocation heureuse de la vie au siècle passé sur les bords du Léman. Les grandes questions n'étant pas soulevées, nul besoin de les résoudre. On vivait, peut-être, plus superficiellement, mais, à coup sûr, mieux à la mesure d'un chacun. L'apôtre, le martyr, le héros doivent rester des êtres rares. Dès qu'ils se multiplient, c'est la ruine d'une société, la fin d'une civilisation. Aussi vous n'en trouverez pas dans ces lignes écrites au courant de la plume ; vous y verrez simplement l'évocation familière, minutieusement détaillée des habitudes, des relations, des faits et gestes d'un de ces cercles cosmopolites, tels que notre rivage en retenait souvent et en retient encore, dans les belles propriétés qui le jalonnent.

C'est un jeu plaisant que de se les représenter ainsi animées.

L. P.

Winston Churchill, par Lewis Broad. Neuchâtel. Delachaux et Niestlé. 14 × 21 cm. 324 pages. Prix : 6 fr. 50.

La biographie de Winston Churchill est passionnante. Page après page, le lecteur assiste à la formation et à l'épanouissement de cette puissante personnalité dont la présence à un moment tragique de l'histoire de l'Angleterre a sauvé son pays du désastre.

Churchill a eu une vie des plus mouvementées. Correspondant de guerre en Afrique du Sud pendant la guerre des Boers, il est pris par l'ennemi, s'échappe et après bien des aventures regagne l'Angleterre où il devient député conservateur à la Chambre des Communes.

A un moment donné, l'homme d'état se trouve en désaccord avec ses amis politiques et se fait libéral. Ses capacités lui valent la charge de premier lord de l'Amirauté. Grâce à lui, en 1914, la flotte est sur pied de guerre quelques jours avant le début des hostilités.

La malheureuse expédition des Dardanelles à laquelle il avait poussé lui est reprochée ce qui l'oblige à démissionner. Un homme de cette trempe ne peut rester inactif ; il s'engage sur le front français en qualité de simple major mais sa présence est jugée nécessaire en Angleterre où il est rappelé.

Pendant l'entre deux guerres, Churchill occupe plusieurs postes de premier rang.

La scène politique s'obscurcit à nouveau et en 1939 c'est la guerre. Ici se termine la biographie du célèbre homme d'état traduite de l'anglais par le professeur Charly Guyot et dont la suite paraîtra sans doute un jour.

R. B.

« **Concordat entre l'archevêque de Besançon et l'évêque de Bâle au XVIII^e siècle : Porrentruy devient la capitale du diocèse** », par Pierre Rebetez-Paroz, Dr phil. Fribourg. Imprimerie St-Paul. 16 × 23 cm. 118 pages, 2 cartes et 1 portrait hors-texte. Prix 3 fr. 20.

« Nous avons le respect de notre passé » a écrit Virgile Rossel. Cette opinion d'un homme de chez nous est apparue bien vraie à la lecture de l'ouvrage de M. Rebetez.

L'histoire jurassienne mérite d'être mieux connue. Des historiens s'efforcent d'en montrer l'originalité et la valeur. Leurs œuvres nous révèlent parfois l'existence de problèmes si intéressants que nous sommes étonnés que ces problèmes n'aient pas retenu plus tôt l'attention de ceux qui se penchent sur nos archives.

Le « Concordat » en question — tirage à part de la « Revue d'Histoire ecclésiastique Suisse » — est la relation de l'échange de paroisses qui eut pour effet de rattacher l'Ajoie au reste du Jura, au point de vue spirituel. Nous parlons du Prince-Evêque de Porrentruy... et, bien souvent, cette appellation est incorrecte. Dix ans avant la Révolution, Porrentruy, résidence du Prince-Evêque, ne faisait pas encore partie du diocèse de Bâle. Le prince n'était pas l'évêque de cette Ajoie qu'il habitait et dans laquelle les paroisses avaient à leur tête des prêtres venus de France. Aux inconvénients qui résultaient de ces faits, le « Concordat » porta remède. L'influence de cette convention se fit sentir d'une façon directe dans l'unité jurassienne, et indirecte quand se posa, en 1815, la question lourde de conséquences de la fixation des frontières françaises du côté de l'Ajoie.

En bref, le travail de M. Rebetez, agréablement écrit, se lit avec facilité, et tous les amateurs de notre histoire seront heureux de le connaître.

H. D.

Les relations de l'Evêché de Bâle avec la France au XVIII^e siècle, par Pierre Rebetez-Paroz, Dr phil. Saint-Maurice. Imprimerie St-Augustin. 16,2 × 23,7 cm. 486 pages et 6 cartes hors-texte. Prix 14 fr. (Ex. num. 19 fr. 50).

Notre époque nous oblige à considérer les problèmes de la politique européenne avec réflexion. Nous nous sommes familiarisés avec les intrigues des diplomates, les alliances dont les liens se nouent et se dénouent, les levées de troupes, les violations de territoires, les luttes pour l'honneur. Si notre cœur bat au rythme des événements, nous restons cependant en dehors de l'atmosphère des Etats voisins parce que nous ne participons pas directement à « l'action » militaire, sociale, économique, qui modifie de fond en comble l'Europe d'aujourd'hui.

Pourtant le Jura bernois — appelé Evêché de Bâle avant la Révolution — connut autrefois les problèmes qui se posent actuellement à nos voisins. Les lois de la politique sont restées les mêmes à travers les âges, les intérêts des hommes aussi.

M. Rebetez a cherché à mettre en lumière les intrigues et les influences auxquelles notre Jura fut soumis au 18^e siècle. Nous trouvons ce petit pays faisant partie de l'Empire d'Allemagne, puis nous le voyons — surveillé de près par les cantons suisses — se tourner du côté de la France. Tout en restant bien lui-même, il sut s'attirer la sympathie des rois, le respect des Suisses, l'appui des empereurs.

Vienne, Versailles, Rome et Berne en contact, pendant un siècle, avec le coin de pays que nous habitons, voilà l'essentiel de cet ouvrage. Le jeu des influences diplomatiques, les intrigues politiques, l'Evêché de Bâle dans le plan des guerres européennes et le maintien de la paix, en constituent les éléments particuliers.

En résumé, c'est un siècle d'une vitalité surprenante qui nous est révélé dans ces 500 pages.

La lecture de l'ouvrage du jeune historien jurassien est pleine d'intérêt. Elle démontre, on ne peut mieux, que l'histoire de notre petit coin de terre mérite d'être étudiée.

H. D.

Roi des armes, par Rochat-Cenise. Bienne. Aux Editions du Chandelier. 14,5 × 20 cm. 172 pages. Prix 3 fr. 75.

Quelle existence extraordinaire que celle du « Mystérieux Européen », sir Basil Zaharoff !

Après Richard Lewinsohn qui, voilà quelques années, nous donna une vie de Zaharoff (Payot, éditeur), Rochat-Cenise nous offre, dans une langue claire, simple, directe, une nouvelle contribution à l'étude de l'étrange et richissime marchand d'armes. Cette biographie se lit avec autant de passion que le plus palpitant des romans, tant l'auteur a su éviter tout ce qui aurait pu nuire à la rapidité de son récit.

Né à Moughla, dans les montagnes d'Anatolie, le futur commandeur de la Légion d'Honneur, le futur Chevalier de l'Ordre du Bain britannique, le futur « sir » eut une enfance pauvre. Mais il avait de la persévérance, du caractère. Il fit bien des métiers, voire de la prison mais, grâce à sa vive intelligence et à son sens des affaires, il grimpa rapidement l'échelle de la fortune. D'abord représentant de la maison Nordenfeldt, il fut bientôt l'un des gros actionnaires des Vickers, des Maxims, des Armstrong et autres puissantes firmes d'armements. Pendant la guerre de 1914, il fut une « force » avec laquelle il fallut compter. Ce grand réaliste connut pourtant l'amour... et c'est dans notre pays qu'il rencontra pour la première fois celle qui allait devenir sa femme : la duchesse de Villafranca. Mais que de patience ne lui fallut-il pas pour arriver à faire sienne celle qu'il avait choisie ! Il y a là de bien charmants chapitres, et qui reposent des mitrailleuses, canons, sous-marins et autres « progrès techniques » sur quoi Zaharoff bâtit son incroyable fortune !

Et le 27 novembre 1936, le « Roi des armes », âgé de 87 ans, quittait ce monde dont il avait été l'un des plus inquiétants et des plus énigmatiques personnages.

Etonnant destin, prodigieuse existence où il y eut de l'or, du sang et de l'amour !
H. D.

La vie héroïque d'Oscar Bider, par Otto Walter, adapté par R. et J. Fell. Neuchâtel. Editions de la Baconnière. 19,5 × 14,5 cm. 152 pages. Illustré. Prix : 4 fr. 50.

Voici un livre bien propre à enthousiasmer les garçons ! Quand Oscar Bider s'écrasa au sol, le 7 juillet 1919, le pays tout entier prit le deuil. C'est que Bider était véritablement notre « aviateur national ». Aussi est-il juste et bon qu'un écrivain ait voulu nous restituer la physionomie du grand Suisse que fut Oscar Bider. Et nous devons remercier les traducteurs, R. et J. Fell, de nous avoir donné la possibilité de connaître, en Suisse romande, l'existence de notre premier « as » national.

Elle tient du roman, cette courte existence de 28 ans ! Et elle se lit avec une facilité et un plaisir extrêmes.

12 juillet 1891 — 7 juillet 1919.

28 ans seulement. Et cependant, quelle vie bien remplie ! Que de volonté ! Que de ténacité ! Que d'exploits !

On ne résume pas l'existence d'un Bider... Rappelons simplement ici le « Premier vol au-dessus des Pyrénées » (1913), le « Grand vol au-dessus des Alpes » (Berne-Domodossola-Milan, 1913) et le « Circuit autour de la Suisse » (1919). Rappelons encore que, du 1er août 1914 au 7 juillet 1919, jour de sa mort, Bider, chef pilote et instructeur de l'aviation suisse, avait accompli 1 million de km. en 4249 vols. Quelle performance, si l'on songe aux « coucous » de l'époque !

« La vie héroïque d'Oscar Bider » porte, en sous-titre : Les premiers aviateurs suisses.

L'auteur, en effet, nous invite à faire la connaissance des Lugrin, des Comte, des Parmelin, des Kramer, des Burri, des Cuendet, des Dura-four, des Grandjean et des Audemars, qui furent nos premiers aviateurs militaires. Et quelle équipe !

Il faut lire et faire lire « La vie héroïque d'Oscar Bider ». C'est une véritable école de courage, de sang-froid et de volonté en même temps qu'un parfait exemple de patriotisme et de foi. H. D.

La carrière d'André Carnegie, un conte de fées, par J. de Mestral, Combrement. Lausanne. Payot. 19,3 × 14,2 cm. 238 pages. Portrait sur couverture. Prix : 5 fr.

C'est un très beau livre que cette biographie de « l'homme le plus riche du monde ». Riche non seulement de dollars, mais de labeur, de hautes pensées, de profondes méditations et de bon vouloir.

Fils de tisserands écossais, André Carnegie n'oubliera jamais le milieu dont il est sorti et vouera jusqu'à sa mort une immense piété à ceux qui lui ont donné le jour.

L'évolution du machinisme fait émigrer la famille en Amérique, près de Pittsburg. Successivement employé dans une fabrique de cotonnades, puis dans une manufacture de bobines, le futur « roi de l'acier » devient porteur de dépêches, puis télégraphiste ; il rêve de journalisme et, très tôt affirme ses convictions démocratiques. Le voici commis à la compagnie des chemins de fer de Pensylvanie, puis chef intérimaire du réseau de Pittsburg, s'intéressant à la construction du premier wagon-lit, ce qui est le début de sa fortune. Après treize ans de labeur, il prend ses premières vacances : trois mois en Ecosse.

Bientôt, quittant les chemins de fer, il propose le remplacement des vieux ponts en bois par des ponts de métal. Il crée des groupements pour la fourniture de rails et dirige alors quatre grosses affaires. A Londres, il rencontre Bessemer, qui vient de mettre au point son convertisseur, et, dès son retour en Amérique, fonde des entreprises pour la production de l'acier.

En 1881, sa mère et lui sont reçus à Dunfermline, la ville natale d'André, toute parée pour la circonstance, et c'est la pose de la première pierre de la première bibliothèque Carnegie. Cinq ans après, coup sur coup, meurent sa mère et son frère. Il se sent seul. C'est alors qu'il épouse une femme de vingt et un ans plus jeune, mais quelle compagne !

Dans ses usines, il évite les grèves grâce à l'affection qu'il inspire et aux sages mesures qu'il a adoptées : échelle mobile de salaire et droit de regard dans ses livres accordé aux délégués des travailleurs. Hélas ! durant son absence, son successeur éventuel ne suit pas son exemple, ce qui lui vaut le plus gros chagrin de sa carrière industrielle. De même, il évite d'entrer en conflit avec ses rivaux et préfère se les associer. Enfin, il vend tout à Pierpont Morgan et se retire avec sa femme et sa fille dans son domaine de Skibo où il s'éteint en 1919.

Cela pour l'homme d'affaires ; mais il y a l'homme tout court, ennemi des spéculateurs et de toute spéculation, adversaire de l'esclavage, sans cesse préoccupé d'employer sa fortune au bien d'autrui, et désireux d'améliorer le sort des classes pauvres ; le grand intuitif, connaisseur d'hommes, nouant de solides amitiés, entretenant commerce intellectuel avec Emerson, Matthew Arnold, Herbert Spencer, Gladstone, John Morley, épris de poésie, de musique et de voyages, aimant les che-

vaux, les oiseaux et les fleurs, auteur d'articles et de livres audacieux, défenseur ardent de la paix internationale, achevant sa vie en restituant au monde, ainsi qu'il l'avait rêvé, une grande part de sa fortune : en 1919, 2811 bibliothèques créées, dons se chiffrant par millions de dollars aux quatre universités écossaises, à sa ville natale, afin de « mettre plus de douceur et plus de lumière dans la vie des travailleurs », à l'Institut Carnegie de recherches, à la Cour de justice internationale de la Haye, dotation pour la paix internationale, Fonds des Héros, Pensions individuelles aux vieillards...

Un portrait graphologique de Mme Bl. Hercod termine ce livre, reflet d'une vie ardente, à la fois pleine et mesurée, et de laquelle se dégage une grande leçon de simplicité et d'amour. A. C.

J'ai vécu ce désastre, carnet de route d'un combattant, par Willy Nicola. Lausanne, Spes. 19,3 × 14,3 cm. 162 pages. Couverture illustrée. Prix : 4 fr.

L'auteur était chef de cuisine dans un grand restaurant zurichois. De mère suisse, mais français par son père, il n'hésite pas à partir en 1939 à l'appel de son pays.

Le sergent Nicola est étonné de l'impréparation et du désordre qui règnent dans l'armée, comme de l'inconscience de certains chefs. Attribué au 109^{me} régiment d'infanterie, il change sans cesse de stationnement. Mais au poste avancé 16, où il est à peu près abandonné avec ses dix hommes, il entre en contact avec la redoutable réalité : la guerre, et se comporte en héros. Puis il est dirigé vers la Somme, là où l'armée française est submergée. En face des tanks et des lance-flammes, il commande un « poste sacrifié ». Criblé d'éclats, il est emporté par son frère dont il perdra la trace ; ce sont alors les hôpitaux, les évacuations renouvelées, les opérations successives : un poumon lacéré, la main droite, l'épaule gauche, le visage, un œil perdu. Longtemps entre la vie et la mort, condamné, sa volonté de vivre l'emporte, et sa constitution. Bientôt évacué en France non occupée, sa convalescence est parsemée de faits émouvants. Puis c'est le retour au foyer, en Suisse, auprès de ses parents, de cette mère à qui « il doit plus d'une fois la vie », auprès de son frère retrouvé, de sa sœur et même de son chien.

Témoignage loyal, narration qu'on sent honnête et vécue : il n'y a que la vérité pour faire sourdre ainsi les larmes !... L'auteur est à la fois généreux et sévère ; sévère dans la mesure où il aime son pays, et ceci, il l'a amplement prouvé. A. C.

Vérités sur la Suisse, par Fred de Diesbach. Genève, Editions du Milieu du Monde. 19,1 × 14,2 cm. 270 pages.

Livre net. L'auteur, qui ne cache pas son drapeau, est d'une honnêteté au-dessus de tout soupçon. On peut ne pas être d'accord et plusieurs affirmations feront penser du titre qu'il est absolu, ou dire : A chacun sa vérité ! Il n'en demeure pas moins que ce gros ouvrage, qui va très loin dans les idées et dans le temps, contient nombre de vérités dont l'énonciation est courageuse.

Fédéraliste convaincu, n'aimant guère la bureaucratie et ses fonctionnaires à traitement fixe, ni la Franc-Maçonnerie, ni l'actuel régime radical, redoutant le socialisme d'Etat, mais éprouvant sans doute un faible pour l'Ancien Régime et le corporatisme, M. de Diesbach a néanmoins brossé une fresque saisissante de la Suisse, de ses origines, de sa grandeur et aussi de la décadence qu'il croit apercevoir. Cependant, parce qu'il aime son pays, il indique la réadaptation qu'il estime néces-

saire à son salut. Voici du reste les titres des chapitres : « Les données naturelles, Les structures ethniques, La Suisse médiévale, L'ancien régime, La Révolution helvétique, De l'idéologie libérale au libéralisme, Le régime radical et son évolution, L'étatisme, La Suisse dans l'Europe et dans le monde, La Suisse devant le monde nouveau, Où va la Suisse ? »

Il faut rendre à l'auteur ce témoignage : qu'il sait reconnaître à ses adversaires des mérites ; et cela n'est pas commun.

Livre qui fait réfléchir et autour duquel un utile débat pourrait s'instituer.

A. C.

Géographie, voyages

Provinces de France, essai de géographie politique, par Aldo Dami, privat-docent à l'Université de Genève. Genève, Editions du Mont-Blanc. 23,8 × 16,6 cm. 110 pages. Illustré de 8 cartes. Prix 4 fr.

Couronné par l'Université de Genève, le livre de M. Dami est consacré à la réforme fédéraliste de la France. Extrêmement clair, il fait « repenser », en les précisant, les notions de race et de langue. Après une étude critique du parlementarisme, ayant déploré les tendances à la centralisation, à l'étatisme, décrit les six minorités françaises, délimité le fédéralisme et le régionalisme, l'auteur examine la thèse de M. Jean Hennessy sur le sujet et fait l'historique des gouvernements, généralités, pays d'Etat et pays d'élection, droit écrit et droit coutumier, système douanier dans la vieille France. Il montre l'illogisme géographique des départements, analyse la réforme de M. Clémentel (régions économiques et Chambres de Commerce), puis celle de Vidal de la Blache et aborde alors la répartition actuelle en dix-huit régions provisoires.

Dans la partie constructive de son exposé, en des considérations détaillées fort solides, M. Dami propose vingt-deux régions et justifie son point de vue par la répartition des bassins fluviaux, les communications, l'histoire et les capitales qu'il attribue à ces contrées. Les régions seraient subdivisées en « pays » correspondant à peu près aux arrondissements actuels. Les cartes permettent de suivre les propositions successives.

La thèse de M. Dami sera certainement une contribution de valeur quand se réédifiera demain notre grande voisine : la France.

A. C.

Sciences, philosophie, psychologie

Saint-Augustin, proie de Dieu, par C. F. Landry. Lausanne, H. L. Mermod. 260 pages. Prix : 6 fr.

Pour qui n'a pas lu et approfondi les « Confessions » ou, sans en demander autant, pour qui ne connaît pas une biographie de St-Augustin (Louis Bertrand-Papini, parmi les modernes, en ont laissé d'excellentes), ce petit ouvrage restera décevant.

Il n'est, en somme, qu'une paraphrase de la *conversion* de St-Augustin, avec l'intention de rendre à ce terme toute sa valeur et toute son étendue. En moderne psychanalyste, l'auteur étudie cette crise d'âme du rhéteur, du grammairien, de l'intellectuel, mais et surtout celle de l'homme, arrivé au milieu du chemin de la vie. Il s'attache aux élans,

aux reculs, aux hésitations, aux luttes, aux tourments qui l'attirent et le retiennent au seuil de l'Eglise où il n'entre que lorsque la vérité lui apparaît sans nuages. Le choix fait, il faut encore le suivre jusqu'à l'acceptation complète qui fait du vieil Augustin, la proie de Dieu.

Dédiée à ceux « qui perçoivent un autre monde parmi celui-ci », cette longue médiation sur le combat avec l'ange emprunte son style et ses images aux plus simples réalités de la vie et ramène, peut-être trop souvent, cet auguste exemple à nos très humbles dimensions.

En l'offrant à leurs abonnés, il se peut que nos bibliothèques populaires répondent aux désirs de plus d'un. L. P.

L'amour heureux, solutions psychologiques ; natalité, par Paul Denal et Georges Dubal. Genève, Editions du Mont-Blanc. 20 × 14 cm. 100 pages. Prix : 4 fr. 20.

Ce sont deux conférences qui composent le 6^{me} volume de la « Collection Action et Pensée ».

La première traite du bonheur à deux dont dépend celui des enfants. Se basant sur les considérations de la psychologie moderne, elle étudie loyalement l'influence des complexes refoulés et des névroses dans la mésentente du couple. Elle pose que l'équilibre sexuel de ce dernier est condition du bonheur familial. A parents heureux, enfants heureux !

La seconde étudie le problème de la famille et des enfants. Très courageusement, elle conteste la valeur de certains arguments en faveur d'une plus grande natalité et montre combien la morale courante ou tel envoûtement dogmatique peut-être contraire au bonheur. Elle recherche jusqu'à quel point les enseignements de la Bible concordent avec ceux de la psychologie.

Un livre « à ne pas mettre dans toutes les mains », sans doute, mais à faire lire tandis qu'il est temps encore aux jeunes mariés, et aussi à ceux qui ont à évaluer les motifs de divorces, aux parents et aux éducateurs. A. C.

Psychanalyse de Victor Hugo, par Charles Baudouin. Genève, Editions du Mont-Blanc. 20 × 14 cm. 250 pages. Prix : 8 fr. 50.

Ce no 7 de la « Collection Action et Pensée » est une étude considérable inspirée par l'affection, l'amour de la science et la science de l'âme. Elle incite à relire Hugo à sa lumière afin que s'explique ce qui parut des égarements outranciers de l'imagination, afin que devienne parfaitement intelligible le Verbe du Poète.

Par ses révélations des circonstances enfantines, des conjonctures familiales (complexes du front, des frères ennemis, du père-tyran ou du père-idéal, souvenirs-écrans, aspirations, etc.) cette psychanalyse est une somme étonnante qui écarte le voile masquant au commun le vrai visage d'un des plus grands poètes de tous les temps. Après l'avoir lue... on ne se demandera plus si Victor Hugo fut « intelligent » ou capable de « penser », mais de lui aussi on dira : « Ceux qui furent intelligents... brilleront à toujours et à perpétuité ». A. C.

La vie mystérieuse de l'Afrique noire, par Henri Nicod, missionnaire. Lausanne, Payot. 23 × 14,3 cm. 163 pages. Illustré d'une carte, d'un dessin et de nombreuses photos. Prix : 5 fr.

Pour présenter cet ouvrage, je ne puis faire mieux qu'emprunter à la préface de M. le professeur Eug. Pittard : « Voici, par les soins dili-

gents d'un missionnaire suisse, un nouvel et important apport à l'Ethnographie générale de l'Afrique, à une connaissance plus réelle de la mentalité des Noirs ».

Ayant momentanément mis de côté ses conceptions d'Européen, afin de demeurer objectif, M. Nicod est parvenu à connaître une bonne partie de la vie mystique des tribus du S.-O. du Caméroun, à pénétrer le monde des fétiches et des sorciers, à saisir le sens et la fonction de nombreuses sociétés secrètes. Il peut ainsi relater en s'y intégrant les cérémonies d'offenses, d'expiation ou de funérailles, décrire les objets et animaux fétiches (n'avons-nous pas les nôtres ?) s'aidant, par un souci constant de vérité, des déclarations que lui ont faites les indigènes eux-mêmes. Il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir recueilli avec une telle patience et une telle probité les matériaux de ce livre surprenant.

A. C.

Théâtre

Jules César, par Pierre Borel. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 12 × 19 cm. 127 pages. Prix : 2 fr. 50.

Pierre Borel met en scène Jules César peu avant la conjuration qui lui coûta la vie.

Par son ambition, le célèbre Romain effraie nombre de ses concitoyens et les arme contre lui. Au moment où il va s'emparer du pouvoir suprême, il tombe sous les coups des assassins.

Ce drame se lit comme un chapitre d'histoire mais il est à craindre qu'au théâtre les spectateurs ne s'enthousiasment pas pour des personnages somme toute assez conventionnels et qui discutent, exposent des théories plutôt qu'ils n'agissent.

R. B.

Le Théâtre des Années folles, par Pierre Brisson. Genève, Editions du Milieu du Monde. In-16. 216 pages. Illustré. Prix : 5 fr.

La nouvelle collection « Bilans » que dirige M. Gérard Bauër (Guermantes) est inaugurée par ce Théâtre des Années folles ; entendez : le théâtre dans la France d'entre deux guerres.

C'est une fresque considérable qu'en un minimum de pages l'auteur parvient à brosser. Etre complet malgré place aussi mesurée est une gageure que seul pouvait tenir le remarquable critique dramatique ; elle est à la taille de son talent, de sa connaissance des gens et des choses du théâtre. Alliant à la sûreté du jugement, produit d'un goût inné et d'une vaste culture, le respect du vrai mérite, ne craignant pas d'employer la touche à peine rosse à l'endroit de ceux qui ont préféré les affaires à leur art, M. P. Brisson a construit là un maître livre, indispensable à quiconque désire se faire une idée de la scène française et de son évolution entre 1914 et 1939. Auteurs, acteurs, metteurs en scène, critiques, salles, pièces sont passés au crible lucide d'une raison qui n'a de but que servir un art et un pays.

Une chronologie précieuse et trente-huit photos suggestives terminent l'ouvrage dont voici la conclusion :

« L'art, quels que soient ses moyens, n'est jamais que la mélodie de notre vie intérieure.

Toutes les grandes œuvres sont parentes et se rejoignent sur le plan de la poésie. »

A. C.